

J.-B. ROMAIN

MATHILDE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528133

Dépôt légal : février 2026

« L'ordre n'est pas de ce monde, ils le savaient tous les
deux, le chaos était inévitable. »
JIB

La salle majestueuse, classée monument historique de l'un des bijoux de l'architecture classique parisienne, brille de mille feux. La soirée organisée par la multinationale Axiom bat son plein. Comme chaque année, la filiale « luxe » de ce groupe d'assurance tentaculaire finance le salon des galeristes où l'art contemporain s'étale dans une débauche d'excès.

Cadre depuis plus de 20 ans dans ce temple de la finance, je participe malgré moi, parce que c'est une obligation, à ce bel événement à la gloire de l'industrie de la prévoyance et de l'art. Devenu un spécialiste de l'assurance des objets d'art, poussé par le hasard curieux de la vie, j'ai poursuivi ma carrière dans un réflexe pavlovien, animé par l'idée que chaque jour n'est que le prélude du lendemain et qu'il faut bien en faire quelque chose.

Je regarde avec une certaine bienveillance, que je n'arrive pas à m'expliquer, une installation d'un jeune artiste allemand. Dans un cube de plus d'un mètre de côté une sorte de chose, peut-être une vieille toile de jute, déborde, recouvrant à demi le cube puis s'étale sur environ deux mètres sur le sol. La paroi du contenant en verre lisse presque trop parfaite contraste avec la vieille toile sale et déchirée par endroits. Sur le mur, à proximité de l'installation, un petit bristol à hauteur de lecture d'un individu moyen, disons 1.75 m, décrit de façon lapidaire l'engence : hommage à Joseph Beuys. Cube de verre et toile de jute. Hans Marcus 2021.

Peut-être parce que c'est son rôle, une jeune femme s'approche, la galeriste sans doute.

— C'est puissant, me dit-elle, n'est-ce pas ?

Je n'ose pas la contrarier, mais j'avoue avoir du mal à suivre son analyse. J'esquisse un sourire un peu forcé en guise de réponse,

— Vous connaissez Hans Marcus ? Il est remarquable, enchaîne-t-elle. Sa cote ne cesse de monter, c'est déjà une valeur sûre.

J'avoue ne pas connaître ce type encore moins sa production.

— Ah oui ! c'est curieux, ai-je la force de lui répondre.

— Il y a certainement une signification à tout cela, lui dis-je.

Je regrette, avant même d'avoir fini ma phrase cette audace, car je n'ai nulle envie d'aller plus loin et d'embrasser les motivations, puissent-elles être sincères, de ce monument de l'art très contemporain.

La jeune femme s'apprête à se lancer dans une étude exhaustive de l'œuvre quand Marc Dubreuil mon N+2 s'interpose, comme à son habitude dans la conversation.

— Édouard, mon vieux ! ne restez pas tout seul, joignez-vous à nous, nom de dieu !

Marc a cette fâcheuse habitude de s'imposer sans prévenir, c'est un mal alpha sûr de lui, parfaitement imbuvable à mon goût.

Il est jeune, la petite trentaine et dirige mon service. Sa fougue n'a d'égal que son empressement à graver les échelons. Cela produit ce que les multinationales engendrent le plus : des talents, bien souvent parfaitement incompétents dans leurs métiers, car en perpétuelle évolution et n'ayant guère le temps de comprendre ce que produisent les services qu'ils survolent.

Entouré d'un aréopage de victimes, il monologue comme à son habitude sur la puissance du groupe et la pertinence de ses offres. Le luxe, explique-t-il, est un marché fabuleux qui ouvre des perspectives incroyables pour le groupe Axiom, d'ailleurs ajoute-t-il, les produits d'assurance sur mesure que nous préparons, à n'en pas douter, vont dépoussiérer voire révolutionner notre vision des garanties.

— N'est-ce pas Édouard ?

La platitude, d'une profondeur abyssale, des propos tenus par Marc m'ayant rebuté, j'ai bien vite décroché de la conversation.

— Édouard, vous êtes avec nous ?

Comme à son habitude Marc ne manque pas d'interpeller son auditoire pour mieux le tenir en haleine ou lui donner du crédit (un mot certainement qu'il apprécie). C'est ainsi qu'il agit, comme une ponctuation dans ses phrases.

Perdu dans mes pensées, je constate qu'on attend quelque chose de moi que j'ignore, dois-je répondre à une question précise ?

— Bien, dit-il, enchaînant immédiatement, une révolution, vous dis-je...

Et le voilà reparti.

Un peu soulagé de n'avoir pas à m'excuser de mon manque d'intérêt, je replonge aussitôt dans mes pensées, mon regard croise le visage amusé d'une victime de Marc certainement comme moi bloquée malgré elle dans cette malheureuse conversation. Nous échangeons furtivement un regard complice et légèrement désabusé. Gêné bien qu'il n'y ait pas lieu de l'être, je détourne immédiatement mon regard.

Marc débute la genèse de l'analyse qui a conduit notre groupe à développer nos produits, il est urgent de fuir...

J'avise assez vite le buffet à quelques mètres de notre petit attroupement, voilà une belle échappatoire. Sans m'excuser, à quoi cela servirait-il du reste, je décide de m'y rendre.

Je tente de me frayer un passage pour atteindre le bar sur lequel trône, en guise de décoration, une magnifique composition de choux et autres légumes de saison accompagnée d'une présentation du traiteur. On y apprend que nous avons affaire à une entreprise éco responsable, véritable alternative au traiteur traditionnel, qui offre des produits de qualité issus de circuits courts et présentés dans des emballages recyclables. Il s'agit, par ailleurs, d'une société inclusive soucieuse de préserver la diversité dans le cadre de son recrutement ; tout un programme.

J'opte pour un verre de vin blanc produit en biodynamie sans trop savoir de quoi il s'agit accompagné d'un petit four composé de quinoa, figue, butternut, jeunes pousses d'épinard et graines de courge grillées servies sur une feuille d'endive, comme stipulé sur le petit présentoir devant chaque plateau.

Muni de mon précieux butin, je m'éloigne du buffet et du groupe de victimes de Marc, prenant un peu de recul dans cette épouvantable soirée.

— Vous travaillez souvent avec ce monsieur, comme cela doit être horrible...

Perdu dans mes pensées, j'essaie de retrouver le goût du quinoa associé à la butternut bio, quand cette voix charmante, qu'un léger accent italien sublime, m'interpelle.

En me retournant, je retrouve la jeune femme complice d'un instant, que nos regards désabusés avaient lié un peu plus tôt.

— C'est en effet mon supérieur, je le pratique depuis quelque temps, et vous quel curieux hasard vous a poussé là ?

— L'art je crois, me dit-elle.

— Mathilde, ajoute-t-elle en me serrant la main.

— Édouard, lui dis-je en lui rendant la politesse.

Mathilde est assez grande, brune, elle porte une robe sobre noire, avec un léger décolleté. Il émane de cette femme une classe naturelle, on la devine épanouie dans la quarantaine assumée. De petites rides au coin de ses yeux trahissent le passage du temps. On distingue, à la commissure de ses lèvres un petit grain de beauté presque bleu qui, comme un point de fuite, ordonne la symétrie parfaite de son visage envoûtant. Elle est objectivement belle, elle me plaît.

— Vous êtes une artiste peut-être ?

— Galeriste, je ne suis malheureusement qu'une marchande d'art, me dit-elle.

Son sourire envahi l'espace, je suis flatté et extrêmement gêné, comme à mon habitude quand une personne me porte du crédit, je feins une certaine nonchalance et tente d'enchaîner la conversation.

— Il en faut, je suppose, lui dis-je maladroitement, quelle galerie ?

— La Galerie Sartori nous sommes à Rome et Berlin aussi, je crois vous avoir vu avec ma collaboratrice tout à l'heure devant la performance de Hans Marcus.

Hans Marcus, mon Dieu, que puis-je dire au sujet de ce monument de l'art, c'est bien ma chance, je ne peux pas lui dire que je suis à des années-lumière de ses préoccupations artistiques.

J'ai vu qu'il évoque Joseph Beuys, en effet je me souviens avoir lu quelque chose sur Beuys qui m'avait amusé dans une autre vie. Ce type avait, dans les années 70, décidé de se rendre en Amérique pour dresser un Coyote dans une Galerie new-yorkaise. Il était resté plusieurs jours dans la même pièce puis une fois avoir été adoubé par l'animal sauvage, était reparti aussitôt en Allemagne. Il avait en quelque sorte réconcilié la nature et la culture, dans une performance qui m'avait laissée perplexe.

— Vous exposez Beuys aussi, lui dis-je pour préserver cet instant qui me plaît. Je crois ce type fou, mais n'est-ce pas là la quintessence de l'art ?

— Sans doute, il y a une certaine folie que j'aime beaucoup chez les artistes, ils sont si loin de nos préoccupations quotidiennes. Nous avons en effet quelques réalisations de Beuys

sur la galerie de Berlin, il faudrait que vous puissiez passer à l'occasion pour voir.

Mathilde a beaucoup d'aplomb, elle est réellement belle, mais n'en joue pas.

— Tenez, voici la carte de notre galerie, vous y trouverez mes coordonnées aussi, peut-être nous reverrons-nous un jour, qui peut savoir ?

— Merci, lui dis-je, en cherchant vainement à mon tour une carte de visite, que j'ai bien sûr oublié, je dois en avoir un bon paquet sur mon bureau depuis quelques mois, et je crois ne jamais avoir ouvert ces boîtes.

— Vous m'excusez, me dit-elle pour clore notre entrevue, j'ai des obligations qui m'appellent, au revoir, cher Monsieur.

Je lui réponds par un simple geste de la tête, et la voilà partie.

Je l'accompagne du regard, en passant devant le groupe qu'anime toujours Marc Dubreuil, je croise le regard de ce dernier qui semble agacé par notre petite entrevue, il me fixe ainsi que la carte de Mathilde que j'ai toujours dans la main ; c'est toujours ça de gagné...

Ce mois de mai plutôt agréable est interminable, la chaleur déjà haute dans la capitale n'invite pas au travail, je m'ennuie gentiment dans nos bureaux climatisés d'un quartier d'affaire sans âme. En triant mes nombreux papiers laissés depuis quelques mois sur mon poste de travail, je tombe sur la carte de Mathilde Sartori. La direction, après avoir pris la décision de réorienter notre organisation, nous invite dorénavant à travailler en mode nomade, il nous faudra bientôt quitter nos bureaux.

Il est heureux, me dis-je, qu'une décision que j'ai du mal à comprendre, après les annonces de notre service marketing du type : « Le smart working au bureau, soyez Flex ! », puisse m'apporter cette petite joie de la journée : Le Graal, je viens enfin de remettre la main sur la carte de Mathilde. Je reste envoûté par cette femme depuis notre rencontre fortuite au cours de la soirée professionnelle de notre groupe. Je me sens dépassé par des sentiments qui m'avaient quitté depuis bien longtemps.

Le caractère éponyme du nom de Mathilde et de sa galerie laisse à penser qu'elle en est la directrice. Cela m'intimide un peu, mais je me lance.

Grâce à son numéro de téléphone, je ne tarde pas à trouver son compte WhatsApp, ce sera sans doute notre moyen de communication. La photo de son profil est une vue d'une galerie d'art, tout du moins une pièce d'exposition grande et dépouillée.

J'ouvre la discussion :

Bonjour, Mathilde, voilà quelques mois vous m'avez laissé votre carte, je ne crois pas qu'il y ait de raison particulière à ce message sinon que j'en éprouve aujourd'hui le désir, nous nous sommes rencontrés lors d'une soirée inaugurale que la compagnie qui m'emploie finançait en partie. Voilà, il n'y a pas

beaucoup à ajouter, peut-être que simplement, Berlin, Rome, l'art et vous, sans doute, aiguissent ma curiosité.

Au plaisir.

Édouard.

À la relecture de mon message, je me trouve sans intérêt et assez peu percutant, j'hésite longuement à l'envoyer, je finis par renoncer et c'est une mauvaise manipulation qui aura le dernier mot, il est 15 h 48 et le message est parti.

Je maudis, les nouvelles technologies et l'exiguïté des écrans de smartphone, plutôt que d'effacer le message, mon doigt a validé l'envoi, il n'y a que quelques centimètres sur la dalle tactile et celle-ci ne laisse guère de chance à ceux qui n'y prennent garde. Combien d'envois non désirés et combien de situations délicates ces engins auront-ils déclenchés ?

Le risque, à la vérité est très limité, au pire Mathilde ne fera aucun cas de ce message, au mieux elle me répondra, voilà tout, je ferme l'application et retourne à mon ménage professionnel.